

M. Guin est l'époux d'une des filles de l'illustre maréchal duc de Trévise, si malheureusement frappé par la machine infernale de Fieschi.

XLII

Occasion de...
Départ de Tourcoing, 6 h. 45 m. du matin ; de Roubaix, 6 h. 52 ; de Lille, 7 h. 20 ; d'Armentières, 7 h. 52 ; de Lille, 8 h. 09.
Arrivée à Dunkerque, 9 h. 45.
Le retour s'effectuera au moyen d'un train spécial qui partira de Dunkerque à 7 h. 15 du soir.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu une baisse moyenne de 40 centimes à l'hectolitre.

Le préfet de police vient de rendre une ordonnance concernant un nouveau tarif commun pour le transport de la houille et du coke par wagons complets de 10,000 kilogrammes, sur les chemins de fer du Nord et de l'Ouest.

La municipalité de Valenciennes vient de prendre une décision qui répond à des besoins depuis longtemps reconnus. Elle a demandé et obtenu du conseil municipal le vote d'une somme de 5,600 fr. destinée à faire face aux dépenses que doivent occasionner le numérotage général des maisons et la pose de plaques indicatives des noms des rues.

Un amateur d'histoire naturelle communique la note suivante à l'Impartial de Valenciennes : Depuis quelque temps, l'on rencontre, aux environs de Valenciennes, sur les frênes, des quantités considérables de mouches cantharides. Il y a dix jours environ, les frênes de Farnas en étaient chargés ; le 17 juin, c'était à Préseau et à Maresches que la présence de ces insectes se manifestait. On sait que cette mouche, longue et mince, d'un beau vert doré, n'est point dangereuse comme les guêpes, par exemple ; car elle ne pique pas. Mais elle porte avec elle une odeur forte et nauséabonde ; elle exhale une odeur de cadavre, en un mot. L'apparition de ces insectes annonce un été chaud ; on les rencontre fréquemment dans les pays méridionaux. Lorsque leur vol est pesant et qu'elles s'abattent par troupes énormes sur une contrée, c'est l'indice presque certain d'un orage.

Les habitants des campagnes, dans le midi, tirent souvent profit de l'apparition de ces hôtes aux ailes dorées, qui pourraient être dangereux si l'on ne prenait quelques précautions contre les exhalaisons désagréables qui les accompagnent. Ils font bouillir du vinaigre, qu'ils placent dans un vase que l'on dépose au pied du frêne qui porte ces insectes. On a soin que la vapeur du vinaigre en ébullition porte sur les branches les plus chargées de cantharides ; ces mouches alors tombent asphyxiées. La pharmacie emploie ces mouches, et le kilo de cantharides vaut encore actuellement de 16 à 26 fr.

Cette mouche voyage par groupe comme ces petits insectes vulgairement appelés cousins. Dans une circonstance donnée et avec du monde et des efforts dirigés avec intelligence, j'ai la conviction que l'on pourrait en ramasser, en quelques heures, plusieurs kilos. — Si l'on en capturait une dizaine de kilos, la commune qui serait infestée de ces insectes, pourrait faire tourner au profit des pauvres le produit de la vente de ces mouches. La pharmacie donnerait au moins 200 fr. de dix kilos.

— Qui prouve que je ne compte pas rétracter une seule de mes assertions.
La duchesse se leva ; le sourire avait fui de ses lèvres. Feldmans fit un pas vers Berghen d'un air provocateur, puis il s'arrêta. Mademoiselle Rudenskold regarda le colonniateur avec surprise. La princesse Alexandrowa se pencha en avant, comme si elle prenait, elle aussi, le plus vif intérêt à Litholf.

Seul, Daniel resta calme, comme si la question ne le touchait pas.

Le maréchal de la cour fit un signe d'approbation à son neveu.

« Fournissez vos preuves, monsieur, dit Sophie-Albertine, sinon vos paroles blessantes retomberont sur vous-même. »

— Je vois que mon langage excite du mécontentement, eh bien, je m'y attendais, avant remarqué depuis longtemps les inexplicables sympathies que Litholf a su conquérir si rapidement. Mais comme il est absent, on serait autorisé à me prendre pour un lâche colonniateur, si chacun ne savait que nous sommes en état d'hostilité ouverte. Je déclare, avant de poursuivre, que sa présence ne m'empêcherait pas de dire sans détour ce que je pense de lui, et que nous ne cesserons pas d'être ennemis, comme le jour où une rencontre au pistolet a eu lieu entre nous. Si le portrait que j'ai entendu faire de Litholf est fidèle, je rendrai à la cour, et surtout à Votre Altesse, un service signalé, en le présentant sous son véritable jour.

— Qu'avez-vous donc à dire ?
— Avant d'arriver dans la capitale, Litholf s'est arrêté à Liljeholm. Il y avait à l'auberge une femme que la police poursuivait, j'ignore pourquoi... mais naturellement, pour des motifs plausibles.

Commerce.

Les nouvelles des soies ne sont pas mauvaises, mais les cours commencent à baisser.

Les nouvelles des pays séricicoles ne sont ni meilleures ni plus mauvaises que celles de la semaine dernière. Dans quelques contrées de la Drôme, de l'Isère, du Rhône, etc., les vers arrivent assez bien. A Avignon et dans le Var, on compte presque sur une récolte complète. Mais d'un autre côté, on continue de signaler des mécomptes importants dans l'Ardèche, le Gard et les Cévennes. Le pis-aller cependant ne semblerait pas descendre au-dessous d'un quart de récolte.

Les cocons, qui avaient débuté à 3 et à 5 1/2, valent de 6 50 à 7 75. Il s'est écoulé, cette semaine, 13,000 kil. cocons à Marseille.

Les soies conservent la hausse de 2 ou 3 fr. acquise depuis quelques semaines.

Peu de transactions sur la place de Paris.

Il y a quelque intermittence dans les commissions d'Amérique, mais les bras disponibles n'en sont pas moins occupés et recherchés partout. Les petits articles modes donnent toujours. Nous avons dit plusieurs fois que l'Amérique fabriquait presque exclusivement notre fabrique ; il paraît qu'il en est de même dans l'ensemble des manufactures d'Europe.

Les derniers avis de New-York annoncent, en effet, que les importations dans ce port ont été considérables pendant le mois d'avril. Elles se sont élevées à une valeur de 18,670,724 doll. ; elles avaient été de 13,050,176 dollars en avril 1857, et de 9,021,784 dollars en avril 1856. Plus de moitié de ces importations se compose de marchandises des manufactures de l'Europe.

Ce mouvement a continué au mois de mai ; on prévoyait cependant qu'il ne tarderait pas à se ralentir, car les stocks commencent à se remplir dans les magasins de New-York ; et il faudra bientôt avoir recours aux ventes publiques pour hâter l'écoulement des marchandises.

Les magasins de nouveautés continuent d'écouler quelques articles légers : dans la soierie, des satins et des grenadines ; dans les tissus de laine, des napolitaines, des mérinos amazones, etc ; dans les articles de coton, des mousselines, des jaconas, des basins et des piqués fond blanc.

FAITS DIVERS.

Nous empruntons au Journal de Loiret les détails suivants sur les officiers autrichiens qui ont fait un court séjour à Orléans en se rendant à Tours :

« Ils sont libres sur parole. A leur débarquement à Marseille, l'administration militaire leur a donné à choisir entre quarante-huit villes. « Nous avons choisi Tours, disent-ils, parce que nous avons toujours lu dans les livres que Tours était le jardin de la France. »

« C'est à la bataille de Magenta qu'ils ont été faits prisonniers. Un colonel, qui fait partie de ce détachement, a raconté qu'il avait vu tout son régiment tomber autour de lui, moins 200 hommes qui furent capturés et faits prisonniers. Ce colonel se plait très franchement à rendre hommage à la bravoure de nos soldats, à leur irrésistible élan, à leur mépris du danger. Il admire la solidité héroïque avec laquelle la garde a soutenu seule, pendant quatre heures, le choc de l'armée autrichienne. « Vous avez de bien magnifiques soldats ! » Voilà l'éloge de nos troupes dans la bouche d'un ennemi vaincu.

« Ce qui surtout a décidé la débâcle à Magenta, c'est le feu terrible des quatre pièces d'artillerie mises en batterie sur la chaussée du chemin de fer par le général Auger, et qui, en une demi-heure, ont littéralement anéanti l'armée autrichienne. »

« Les prisonniers ont causé familièrement avec plusieurs personnes. Ils ont demandé des nouvelles du théâtre de la guerre, ils ignoraient à peu près tout. On ne leur dit rien de ce qui se passe, non-seulement au camp de l'armée autrichienne, mais même à Vienne. Aucun journal de Paris n'y parvient, et les nouvelles de la guerre ne sont connues que par les bulletins autrichiens. Or, on peut juger, par les rapports du général Giulay, si les V Viennois sont renseignés. »

« Les prisonniers se louent beaucoup de leur séjour en France, des soins et des égards qu'on a pour eux. Le lendemain de la bataille de Magenta, le colonel que nous avons vu à Orléans avait déjeuné avec plusieurs autres prisonniers autrichiens à la table de l'Empereur au quartier général. Tous parlent de l'Empereur avec respect et admiration. »

« Ce colonel ne fera à Tours qu'un séjour de courte durée. Il doit, dit-on, demander à être interné à Orléans, où il connaît un des nos concitoyens. Il est marié, et sa femme doit venir le rejoindre. Ces officiers autrichiens appartiennent généralement aux meilleures familles du pays ; ceux que nous avons vus dans notre ville portaient tous la bague chevalière. Le gouvernement français leur alloue une paye honorable. »

« Il serait assez difficile de se faire une idée de l'uniforme des officiers autrichiens sur les costumes de ceux que nous avons vus. — Deux d'entre eux étaient revêtus d'une longue capote brune et d'un pantalon pareil avec liserés verts. Deux autres portaient des vestes de chasse en coutil gris, avec collet et parements verts et des pantalons gris à bandes vertes. Le colonel avait un shako à plumes, orné de galons d'or et d'un bouton en filigrane. Trois autres officiers, parmi lesquels figurait, nous dit-on, un commandant, étaient coiffés de petites casquettes à visière tombante. »

« L'attitude de tous ces officiers était parfaitement convenable. Il n'y avait sur leurs figures ni humiliation, ni forfanterie ; on n'y lisait qu'une résignation, pleine de calme et de dignité, aux malheurs de la guerre. »

« On sait qu'à la bataille de Magenta un régiment autrichien fut tout entier fait prisonnier. Un fait si exceptionnel avait besoin d'une explication, et voici comment le racontent les prisonniers autrichiens : »

« Le général Giulay avait organisé ses services d'une manière déplorable : tout manquait dans l'armée autrichienne, même les vivres. Ordre avait été donné aux troupes de se concentrer en avant de Milan, le 2^e chasseurs du corps d'armée de Clam-Gallas dut se porter à marches forcées sur Magenta. Pour arriver à l'heure indiquée, ce malheureux régiment aurait été forcé de marcher pendant quarante-huit heures sans halte, sans sommeil, sans vivres ! Les hommes arrivèrent sur le champ de bataille, mais dans quel état ? Ils tombèrent à terre, éteints, n'en pouvant plus. C'est ainsi que nos soldats ont pu faire le régiment prisonnier sans coup férir et d'un coup de filet. »

« Parmi tous les épisodes de la guerre d'Italie, en voici un tout nouveau : »

« Les Autrichiens faisaient de la musique sur les bords de la Sesia ; les Français ont trouvé la confiance irrévérencieuse, et ont riposté, en se rangeant sur la rive opposée, où ils ont nonchalamment fumé leurs cigares. Tout à coup, des

applaudissements éclatèrent : la musique autrichienne venait d'écouter un morceau de composition française ; les Autrichiens lèvent leurs shakos en l'air ; les Français en font autant, et les deux troupes se regardent avec l'impression sans doute de cette pensée de Pascal : « Pourquoi vous tu me tué ? — ce parce que j'habite de l'autre côté de la rivière. » Cela est de deux armées civilisées. »

« Cette musique était le prélude des grands concerts qui se donnaient aux deux oreilles des V Viennois, et qui étaient si terriblement. »

« Voici l'opinion des Autrichiens sur les zouaves. Un officier hongrois, questionné à ce sujet, répondit : »

« Les zouaves tirent trop haut ; leurs balles nous passaient par-dessus la tête ; mais il n'y a pas moyen de résister à leurs balonnettes ; ils n'ont pas plus tôt levé le fusil que l'homme est mort. — Quant aux chasseurs à pied, ils tirent mieux que les Tyroliens et trois fois plus vite. »

« Parmi les prisonniers arrivés à Orléans se trouvait un jeune soldat blessé au bras gauche. Bien que sa blessure fût presque cicatrisée, il portait le bras en écharpe. Un de ses camarades l'a pansé pendant le temps d'arrêt du convoi ; une dame a offert un mouchoir au blessé, qui l'a reçu avec reconnaissance. »

« Tous ces pauvres gens se montraient sensibles aux moindres marques d'intérêt qu'on leur donnait. — Ils commencent à comprendre que les Français ne sont pas tout-à-fait aussi féroces qu'on le leur disait en Lombardie. »

« Un jeune caporal, qui paraissait âgé de 20 à 21 ans, s'extasiait sur l'accueil que lui et ses camarades d'infortune avaient reçu partout depuis leur arrivée en France. « Si je n'avais pas le père et la mère là-bas, disait-il, je resterais bien en France ! c'est le pays du bon vin et des braves gens. »

« On écrit de Verceil : »

« Les zouaves ont lutté de dévouement avec les nôtres pour empêcher le roi d'être touché à Palestro. Voyant qu'ils ne pouvaient pas l'arrêter, ils ont couru devant lui Treize zouaves ont pris un canon ; douze étaient blessés, quelques-uns à la tête, d'autres au bras ; un caporal seul n'avait pas été touché. Un zouave, couvert de sang, mais plein d'ardeur, dit à ses camarades : « Nous n'avons pas de chevaux pour transporter le canon, mais je viens d'en trouver ; allez chercher douze prisonniers, qu'on les attelle à la pièce. » Et la pièce est amenée à Palestro en triomphe. Les Autrichiens ont été épouvantés par l'élan des zouaves et des tirailleurs piémontais ; tous ont fait des prodiges. »

« On lit dans le Sport : »

« On racontait avant-hier, en haut lieu, l'anecdote suivante : »

« Il y a huit ou dix jours, un détachement autrichien était envoyé de Peschiera par le chemin de fer pour porter du renfort au général Urban. Soit par suite d'une fausse manœuvre, soit intentionnellement, le mécanicien lombard qui conduisait le convoi partit à toute vapeur et amena le détachement autrichien en plein camp franco-sarde. »

« Ce que voyant, des soldats français, avec cette gaieté proverbiale qui ne les abandonne jamais, s'élançant aux portières et les ouvrent en s'écriant : « Messieurs les voyageurs pour France, changez de voitures, s'il vous plaît. » Le détachement entier était fait prisonnier. »

« Le Memorial de la Loire propose aux communes du département d'envoyer chacune une pièce de vin à notre armée d'Italie. « Que dans chaque commune, on s'entende, on se mette à

— Monsieur ! dit la princesse.

— La vérité est sans fard, Altesse. Quant à l'aventure à Liljeholm, je n'en dirai pas davantage par respect pour ceux qui m'entendent ; mais...

Il sourit de nouveau, et ce sourire était plus éloquent que toutes les paroles.

La princesse restait muette ; elle se sentait blessée.

Feldmans éprouva d'abord une violente indignation ; mais bientôt il laissa retomber la main qui avait saisi la poignée de son épée, son front s'éclaircit, et un sourire se répandit sur sa physionomie.

« Vous ne savez pas le nom de cette dame, monsieur le comte ? »

— Non, monsieur le baron.

— Vous ignorez peut-être aussi qu'elle était en société de deux hommes à qui Litholf offrit également de favoriser leur fuite ?

— On ne me l'a pas dit.

— Ni quel est celui qui commandait les soldats chargés de l'arrestation ?

— Non plus.

L'affaire devenait bien plus grave encore, maintenant que Feldmans paraissait la confirmer.

« Vous voyez, reprit le baron, que je connais l'histoire. »

Berghen était ravi de voir ses accusations confirmées par l'un des plus hauts fonctionnaires du royaume, par un homme jouissant de tant d'influence et de considération. Il ne pouvait plus douter de la réussite de ses plans.

« Si l'un d'eux était agréable, monsieur le comte, de connaître ces détails, je puis vous les fournir, reprit Feldmans. »

— Je les entendrais avec beaucoup de plaisir.

« Votre Altesse, ajouta-t-il, en se tournant vers Sophie-Albertine, voit, du reste, que mes assertions restaient encore bien au-dessous de la vérité. »

Un léger nuage assombrit les traits de la princesse.

« Vous vous intéressez donc réellement à cette affaire, monsieur le comte, » reprit Feldmans.

Le maréchal de la cour fronça ses épais sourcils en remarquant le ton ironique de cette question.

« Parlez, monsieur le baron ; nous vous écouterons tous, sinon avec plaisir, du moins avec intérêt. Vous ne déguiserez pas la vérité. »

« Vous saurez donc, monsieur le comte, que les deux hommes qu'on voulait arrêter étaient le colonel Aminoff et... »

Une exclamation de joie l'interrompit.

« Et ? dit Berghen qui ne considérait pas sa cause comme perdue. »

— Et moi.

« Et la dame, monsieur le baron, était-elle aussi de votre société ? »

Mademoiselle Rudenskold aurait pu se dispenser d'une réponse ; mais sa conscience ne le lui permettait point, et elle se leva, rougissant d'une noble indignation.

« Cette dame, c'était moi, monsieur le comte, dit-elle d'un ton calme, quoique son sein se soulevait violemment. Et si voulez savoir qui commandait les soldats... »

— Silence, mademoiselle ! interrompit Feldmans. Ce secret n'est pas le nôtre ; nous n'avons pas le droit d'accuser personne. »

Quoique ces éclaircissements lui eussent rempli le cœur d'amertume, Berghen crut devoir continuer ses révélation. Il entendait autour de

lui un sourire railleur et ne comprenait que trop bien qu'il en était l'objet ; mais il y opposa l'indifférence, et sourit avec une dédaigneuse ironie.

« Ainsi c'est vous, monsieur le baron, que Litholf a tiré d'une position critique ? Je ne m'étonne plus que vous lui témoigniez la bienveillance d'un protecteur ; mais, excusez-moi de vous le demander, était-ce également vous qui, le même soir, dans la Hornsgata, aviez une femme au bras ? »

A cette nouvelle accusation, le mécontentement s'accrut encore. Berghen ne parut point s'en émouvoir ; déterminé à poursuivre hardiment, il soutint avec assurance tous les regards fixés sur lui.

« Non, monsieur le comte, répondit Feldmans. »

« Surveiller toutes les démarches d'un jeune homme est une tâche difficile, que je n'ai donc pas l'intention d'entreprendre en ce qui concerne Litholf. Qu'il se conduise comme bon lui semble ! Seulement, je regrette de voir une cour, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, se tromper ainsi sur le compte de cet homme, et lui accorder une confiance, une faveur dont il est indigne. Peu après son départ de Liljeholm, il a trouvé l'occasion d'accomplir une nouvelle œuvre de miséricorde. J'ignore, il est vrai, qu'elle était la personne qu'il a rencontrée au bras d'un jeune homme ; mais elle avait donné de légitimes sujets au mécontentement qui éclatait contre elle lorsque Litholf est intervenu. »

Sophie-Albertine voulait parler et ne pouvait s'y résoudre ; le sourire et la colère se succédaient sur sa physionomie.

« A quelle heure de la soirée cette aventure est-elle arrivée ? demanda-t-elle enfin. »